

XI

On ne compare pas les douleurs : la nôtre a toujours quelque chose de spécial qui la rend plus douloureuse

TdM

Russes	1
Toc... Toc	1
Poireaux.....	2
Oleg.....	4
Connaissance.....	5
Rothschild.....	5
Bateaux	6
Trompe.....	6
Montréal au printemps	7
Montréal et Rio.....	7
Vesoul.....	7
Le reste.	8
Travaux publics	8
Lâches	8
Noms.....	8
Retour au pays.....	9
Le même.....	9
Irlande	9
Écrivains bavards.....	10
Liban.....	10
Socrates et les bases de données.....	10
Ration	12
À retravailler ou éliminer	15
Les deux Frédéric.....	22

Russes

Je suis russophile.

Les Russes, ah ! les Russes.

J'ai connu un Russe qui n'aimait pas les Russes. « Ils sont trop vulgaires », qu'il disait.

Les Russes, ah ! les Russes.

J'ai lu un article d'André Glucksmann où il écrit que « L'armée russe n'a aucun autre principe sinon de faire de l'argent sur le dos du peuple [Tchéchène] ».

Les Russes, ah ! les Russes.

Ils ont créé un État complètement contrôlé par la mafia, dit-on plus ou moins clairement dans les milieux bien informés.

Les Russes, ah ! les Russes.

J'aime les Russes, malgré leur mafia, leur armée et leur vulgarité.

Les Russes, ah ! les Russes.

J'aime les Russes, parce qu'ils sont Russes.

Mais si les peuples n'existent plus, qu'est-ce que les Russes ?

Les peuples n'existent plus, mais les Russes, oui.

Les Russes, ah ! les Russes.

À propos de la manière de libérer les otages dans un théâtre moscovite, *Le Monde* parle de « style soviétique ». Faut-il expliquer aux journalistes du quotidien maître ès pamplemousse que la Russie était là bien avant les Soviets ? Faut-il les inviter à lire les classiques russes pour leur faire comprendre que c'est du pur style russe ? Le style que j'aime. Un style sans dentelle, avec des dents.

Toc... Toc

Non seulement les choses douloureuses ne font jamais cavalier seul, mais, même celles qui ne font que chatouiller votre amour propre ou qui vous font reconsidérer vos idées les plus automatiques, arrivent souvent en gang. Hier soir, par exemple, j'ai eu une assez longue discussion autour des voyages. Des simplifications d'un côté et de l'autre, comme dans les vrais échanges, comme au tennis. Toc : *seulement en voyageant, on peut découvrir l'autre*. Toc : *quand on voyage les autres se présentent sous la lumière qu'ils pensent que nous nous attendons d'eux*. Toc : *certains paysages de l'Amérique du Sud m'ont ouvert l'esprit au sublime*. Toc : *je cherche le sublime dans les rapports humains*. Toc : *les odeurs, la confusion des villes indiennes et chinoises*. Toc : *le bordel dans la tête de ton amie et de ton voisin*. Toc : *les voyages permettent de découvrir des choses en soi qu'on ne*

soupçonnait pas. Toc : on voyage parce qu'on a peur de s'engager.

Dès que je me suis couché, j'ai commencé un échange entre moi et moi. Toc : *même si le voyage est une fuite, qu'as-tu contre la fuite ?* Toc : *je n'ai rien, mais je préfère...* Toc : *quand tu exprimes tes préférences, on a l'impression que c'est bien plus que des préférences.* Toc : *t'as raison, tout est pareil.*

Toc : *Non, pas nécessairement. Mais tu construis toujours des théories faites sur mesure pour toi.* Toc : *Tu dois avoir raison.* Toc : *Tu me donnes raison pour me faire taire ?* Toc : *Non. T'as raison. On a tous raison. Il vaut mieux se taire.*

J'allume la lumière, je prends le livre avec des entrevues avec Julien Gracq et... voilà qu'il parle de voyages. Il dit que les paysages de l'enfance forment l'écrivain : que l'amour des nuances est alimenté par un paysage plat tandis que les hautes montagnes risquent de donner un amour pour les oppositions fortes. Il n'est pas un grand voyageur, mais les cimes des Alpes (de mes Alpes !) l'ont rapproché du sublime.

Je ferme le livre. Je ferme la lumière. Je m'endors et je ne rêve pas de voyages.

Au réveil je vais acheter le *New York Times* qui, cette semaine, contient un cahier spécial sur les voyages... la beauté sublime de Andes... les villes de l'Inde... les voyages pour découvrir les autres...

Poireaux

Voici une recette de mon invention dont je suis très fier. Plus fier que de mes biceps, de mes pieds de faune ou de ma fidèle myopie. Fier surtout à cause des poireaux. Mais n'anticipons pas trop, allons-y selon les canons recettiques.

Poireautage de lapin au lait en deux temps

- Deux râbles (avec les rognons) et quatre pattes postérieures de jeunes lapins mâles.
- Quatre blancs de poireaux.
- 60 ml (1/4 tasse) de lait entier.
- 30 ml (1/8 tasse) de crème 0 %.
- 75 g de brousse de brebis
- 4 c à soupe d'huile d'olive pressée à froid

- Une gousse d'ail.
- Sel, poivre du moulin.

Couper les poireaux longitudinalement en quatre. Sans détacher les parties, couper transversalement en rondelle de 3 mm max.

Mélanger dans un cul-de-poule les poireaux avec le lait, la crème, et la brousse.

Saler et poivrer. Attention : le lait étant un neutraliseur de sel, exagérer légèrement dans le salage.

Laisser reposer 10 min.

Préchauffer le four à 250 °C. Huiler la lèchefrite et ajouter l'ail finement haché.

Placer les pattes aux quatre coins de la lèchefrite et les râbles au centre.

Faire griller 3 min.

Tourner les morceaux.

Faire griller 3 min.

Ajouter les poireaux qui doivent couvrir la viande.

Faire griller 3 min.

Mélanger les poireaux en laissant tremper dans le lait les morceaux de lapin grillés.

Faire cuire 30 min à 220 °C.

Servir très chaud accompagné d'un jeune Bordeaux. Préféablement un Saint-Julien.

Avant de présenter la recette, j'ai écrit que j'étais fier surtout à cause des poireaux. En voilà l'explication.

Mes papilles se sont toujours révoltées contre cette espèce de faux oignon sans caractère. Enfant, je vomissais dès que je les apercevais dans l'assiette ; adulte je vomissais dès qu'ils touchaient ma langue. Maintenant comme vous pouvez le deviner je les adore. J'aime tellement les poireaux que même ma sainte mère qui est aux cieux aurait des difficultés à le croire.

Qu'est-ce qui a causé un tel bouleversement dans ma vie ?

Elle. Elle m'a convaincu. Rien d'étonnant, il arrive souvent qu'une Elle ou un Lui, quand ils aiment, convainquent Lui ou Elle ou Elle et Lui. Ce qui est étonnant dans mon histoire, c'est la suite. Quand, pour la remercier, je lui dis que m'avoir fait aimer les poireaux est important, très important, bien plus important que le fait que je lui ai facilité la rencontre d'un grand écrivain, elle dit que je charrie. Que je suis paternaliste. Que je méprise.

Non. Non. Mille fois non.

Au moins une fois par semaine je me régale de poireaux. Je relâche la bride de mes papilles qui ouvrent les vannes des plaisirs gustatifs. Comment penser que cela n'est pas fondamental. Pour qui les livres sont-ils plus importants que faire bonne chère ?

Oleg

Chaque année le hasard impose à la Mort un quota qui « en théorie » ne lui est pas dû. Des gens que tout rend étrangers à la vieille faucheuse : l'âge, la santé (du corps et de l'âme), les liens avec d'autres vies, l'envie de vivre... Et c'est quand elle frappe au hasard que l'on s'aperçoit que l'expression « nous mourons tous les jours » n'est pas si terrible que ça.

Quand elle frappe dans nos entours, ça fait mal, partout. Et ça fait penser.

Ça fait penser des choses du genre : *vaut-il la peine d'être toujours à la recherche de la bête noire ? pourquoi ne pas laisser courir l'eau ? prenons ce qui arrive... c'est toujours moins important que l'on ne le pense...*

L'autre jour la camarade a frappé Oleg et sa femme. Un stupide accident de la route qui laisse deux jeunes filles et deux vieux parents orphelins. Il était Russe. La vie était dure en Russie et ça se voyait dans sa manière de travailler et de considérer les contrariétés de bureau.

Le 27 décembre dernier, le serveur était en panne. Je lui téléphonai.

— Oleg, s'il vous plaît.

J'entends parler en russe.

— Yes ?

— Salut, Oleg. Ivan à l'appareil.

— Je le sais. Ça fait une demi-heure que j'essaie de remettre en service le serveur.

— Est-ce que tu peux passer au département ? J'ai des e-mails d'Hydro avec des fichiers importants.

— Yes

Il arrive après un quart d'heure. Il n'a pas l'air content. Mais il l'a fait et il sourit. Il me dit qu'il a des amis italiens et qu'il aime le vin de mon pays.

À la rentrée je lui porte une bouteille. Il souffle pour me remercier et il sourit.

Je le rencontrais, en moyenne, deux ou trois fois par jour dans le couloir. Beaucoup plus souvent que la majorité de mes collègues sans horaires fixes — Oleg aussi était un collègue, mais un collègue avec des horaires fixes.

Je ne le rencontrerai plus. Quelque part, Elle a décidé que c'était son tour.

La Mort se fout de la dureté de la vie en Russie et elle s'est empressée pour rendre encore plus dure celle des parents d'Oleg — au Canada depuis quelques semaines.

Il y a tous les jours des Olegs qui meurent et, heureusement, je ne le connais pas. Je ne connaissais que le Oleg qui, tête baissée, m'accompagnait au laboratoire en maugréant contre le service des télécoms.

Il y aura quelqu'un qui prendra la place d'Oleg, quelqu'un qui n'est pas Oleg. Est-ce la vie ? Sans doute. La mort ne nous laisse pas beaucoup de choix.

Connaissance

Aristote : « On ne peut pas se connaître les uns les autres avant d'avoir consommé ensemble bien des boisseaux de sel. » Dans les villages alpins, avant la disparition des paysans : « On ne peut pas se connaître les uns les autres avant d'avoir partagé le fumier. »

Rothschild

Je ne me souviens pas quand j'ai vu pour la première fois le nom « Rothschild », mais, ce dont je me rappelle, c'est que sa graphie complexe et sa pauvreté de voyelles m'avaient énormément intrigué. Ma petite tête — petite surtout en termes d'âge et de circonférence, je l'espère — a donc commencé à nourrir une forte curiosité pour ce qui devait se cacher derrière ce nom si insolite qui échappait à toutes mes tentatives de prononciation. Un jour, en feuilletant un journal, j'ai su qu'il s'agissait d'une famille juive qui avait bien du foin au râtelier et, bien d'années plus tard, j'ai su que la branche française avait aussi bien des bouteilles au cellier, et pas n'importe quelles bouteilles ! Des bouteilles remplies de bordeaux de leurs vignobles avec une étiquette blanche — j'en étais sûr ! sur laquelle, en bas d'un château, en tout petits caractères, on pouvait lire : « Château Rothschild »¹ Je m'empressai d'aller chez un célèbre marchand de vin de Milan :

« Avez-vous du Château Rothschild ?

- Certainement. Quel millésime, monsieur ?
- Beee... je ne...
- Avez-vous une année particulière en tête, monsieur ?
- Mille neuf cent cinquante-neuf.
- Attendez-moi un instant, monsieur. »

J'attendis et découvris que ce château n'était pas à la portée du portefeuille d'un étudiant fauché comme moi. Des années se sont écoulées, j'ai vu d'autres noms étranges, je me suis même accoutumé à *Swahborski* et *Nietzsche*, mais *Rothschild* continue à garder sa place privilégiée. Je n'ai donc pas été surpris quand, en lisant dans le livre de Derek Denton *L'émergence de la conscience* que Charles Rothschild « avait rassemblé une collection de trente mille spécimens de puces » et que Walter Rothschild avait une collection de deux millions de papillons et deux cent mille œufs, je me suis emballé comme le moteur d'une vieille Lada. J'avais bien raison : *Rothschild* est étrange ! Ces manies des Rothschild me replongèrent dans le règne des mots-vivants, dans l'enfance, où, si un mot est étrange c'est parce que ce qu'il signifie l'est. Si l'on pense à la fascination que l'excentrique et le

¹ Les vignobles *Mouton* furent achetés en 1853.

lointain peuvent exercer sur une petite tête bien dressée, il n'y a rien d'étrange dans le fait que tous les mots étranges soient aussi étrangers.

Miriam Rothschild, fille de Charles, est une vieille dame anglaise très digne et comme toutes les dames anglaises très dignes elle aime beaucoup les animaux. Dans sa résidence (qui ne doit pas être un petit appartement dans un quartier populaire de Londres) elle a plein d'animaux domestiques ou domestiqués. Quoi de plus normal, pour la plus grande experte au monde en mécanismes de saut des puces (une autre confirmation que des Rothschild ne font pas des Dupont), que de préparer, pour ces petites bestioles, les terrains d'entraînement les plus variés ? Voilà donc qu'elle ne s'arrête pas, comme une Tremblay quelconque, aux chiens ou aux chats, mais elle a des chevaux, des pies, des perroquets, des canards, des renards, des hiboux... Mais, si on a des chiens pour faire sauter des puces, on affectionne plus les chiens que les puces² et à partir de là on peut se mettre à réfléchir à la différence entre les animaux et peut-être même à la différence entre les animaux et les humains. Et comme nous dit Mme Rothschild : « [Les vieux] ne pensent plus en images, mais en mots. [Avec l'âge] la capacité à tout coupler en un éclair disparaît [les animaux] peuvent, mieux que nous, tout synthétiser, faire les choses en un clin d'œil. » Donc, en vieillissant, on ne devient pas nécessairement bêtes !

Bateaux

Le navire-hôpital de l'humanité avance, depuis des millénaires, dans l'océan du langage insensible aux changements de pilotes ou d'équipages et, surtout, indifférent à l'équipe médicale.

Des lentes maries-salopes déchargent au large notre vase.

Les machines à laver ont fait disparaître les bateaux-lavoirs et, avec eux, le mal au dos des femmes courbées sur le linge sale de la famille.

La technique nous a menés en bateau : le mal au dos a repris sa place devant les ordinateurs sans que les croupes felliniennes des lavoirs aient retrouvé leur place.

Pourquoi n'entend-on jamais parler de naufrage de pinardiers ?

Trompe

Rouge et trapu, l'engin avance boitillant mais orgueilleux de sa longue trompe qu'un cornac balance avec la concentration incontinentale des soûls et des idiots. Dès que la trompe, molle et frétilante,

² À ce propos, il y a certainement un tas d'explications très savantes. Mais, même si je n'ai pas trop réfléchi à ce problème, je crois de ne pas me tromper en disant que les humains trouvent que les puces sont trop agitées et trop laides. Avez-vous déjà vu des puces agrandies ?

s'approche des restes des soirées, le vent — un vent froid du nord-est qui s'oppose à l'invasion du printemps avec une haine ancestrale — les déplace. Songeur, le cornac observe la lutte entre le vent prisonnier d'une trompe branlée sans espoir et le libre vent du nord-est.

Aujourd'hui, le vent du nord-est a gagné.

Aujourd'hui, le trottoir gardera ses restes.

Montréal au printemps

Montréal est grise au mois d'avril et, vainement, les filles tâchent à mettre de la couleur.

Montréal est sale au mois d'avril. Vieux journaux et sacs en plastique que le vent lève, se posent après quelques cabrioles.

Montréal est laide quand, le dos à la Montagne, on s'engage entre deux files de maisons en carton que jamais le bon goût ne caressa.

Qu'elles sont laides les ruelles de Montréal, désertées par les humains et gardées par des objets anciens — anciens seulement parce que nés vieux et ridés ! On rêve des rues sales de Palerme et des rues violentes de Medellín.

Qu'elles sont laides, les ruelles de Montréal avec leurs ventes de garage chétives ! On rêve de la médina de Fez et du quartier espagnol de Naples.

Qu'elle est impudique Montréal, sans son vieux manteau blanc !

Qu'elle est laide Montréal au printemps !

Montréal et Rio

« Montréal n'est pas une ville laide, mais, quand on y vit trop longtemps, on oublie ce qu'est une belle ville. Rio, par exemple, est vraiment une belle ville, une vraie belle ville », me dit-elle quand je lui dis que je trouve Montréal jolie, en été.

Vesoul

Tu as voulu voir Vésoul/On a vu Vésoul... (Jacques Brel)

Pourquoi voulait-elle voir Vesoul ? Pour étudier les outils moustériens ou les monnaies de La Motte ? Peu probable, elle n'avait pas, semble-t-il, aucun intérêt ni pour la préhistoire ni pour l'antiquité. Parce qu'en 1162 Barberousse visita le château avant d'aller rencontrer Louis VII (Le Jeune) sur le pont de Saint-Jean-de-Losne ? Jamais elle ne montra un intérêt quelconque pour les bisbilles entre rois et empereurs du Saint-Empire romain germanique. Pour voir pourquoi, au

XIV^e siècle, les Héliots, banquiers juifs de Vesoul, ne furent qu'égratignés par l'antisémitisme ? Jamais sortie de sa Schaerbeek natale, ne avec ses pieds ni avec sa tête elle ignorait tout de malheurs juifs. Parce que, enfant, elle avait été intriguée par la ruse de Guillaume de Vaudrey et la stupidité de La Trémoille ? De la guerre des cent ans et des vaguelettes par celle-ci générées, jamais elle ne s'intéressa. Pour lire le contrat de capitulation que Louis de Beauveau de Tremblecourt, émissaire d'Henry IV ne respecta point ? Elle n'aimait pas les hommes puants et imaginez donc ce qu'elle pensait Henry IV et de ses batailles par procuration. Pour se promener dans les ruelles par où Claude François de Mâcon d'Esboz, et ses 300 hommes, furieux contre les notables qui avaient choisi la capitulation, décampent ? De Louis XIV elle ne s'intéressait qu'à Versailles. Si elle n'avait jamais montré le moindre intérêt pour les 300 Spartiates de Léonidas, est-ce imaginable qu'elle parcoure les 544 kilomètres qui séparent Bruxelles de Vesoul pour les 300 soldats de Claude François de Mâcon d'Esboz ? Pourquoi donc ? Parce que c'était Jacques, et pas sa Madeleine, qui voulait aller à Vesoul. Pourquoi voulait-il visiter Vesoul ? Madeleine, fort jalouse, croyait que c'était pour admirer une copie de la Phryné du Vesulien Jean-Léon Géromé.

Le reste.

Il n'y a que des rapports sexuels. Le reste, c'est de la cachonnerie.

Travaux publics

Peu après Peel, la rue de Maisonneuve prenait des allures de rue industrielle du début du XX^e siècle, se noircissait, se salissait, se new-yorkisait. Elle devenait intéressante. Maintenant c'est fini. Le pont-édifice qui enjambait le fleuve de Maisonneuve a disparu, mâché par des machines sveltes et affamées. La rue respire. Trop.

Lâches

Le dernier numéro de Media Studies Journal a comme thème le courage. Le courage des journalistes dont les actions « ont été embrouillées par le temps qui passe, cachées par les voiles de l'anonymat ou effacées par une répression systématique. » Malheureusement, il y a très peu de journalistes courageux. Il y avait un journal courageux : *Living Marxism*. Mais il a été condamné à mort par des journalistes lâches et exécuté par des tribunaux anglais.

Noms

Je ne suis pas sûr qu'Henriette Rosine Bernard aurait eu le même succès si elle n'avait pas changé

son nom en Sarah Bernhardt.

Retour au pays

« N'aimerais-tu pas retourner en Italie ?

— Non.

— Rien qui pourrait te faire changer d'avis ?

— Si, l'introduction de la peine de mort au Canada. »

Pour moi, Italien qui essaye de parler français, le « si » (traduction en italien de « oui ») est tellement connoté que je ne l'ai jamais employé en vingt ans avant que je n'écrive l'échange précédent sur la peine de mort.

Le même

Il y a quelques jours j'ironisais sur un spécialiste de la symétrie qui n'avait pas osé penser à des femmes à quatre seins (deux devant et deux derrière). Ludwig Feuerbach osa davantage :

Mais pourquoi celui qu'on appelle homme

A un devant et un derrière ?

Pourquoi le dos n'a pas

Yeux et oreilles ?

Oui, pourquoi ?

Parce que :

Tu fus jadis enfant,

C'est pour cela que tu es aveugle derrière.

Comme Freud, il ne badine pas avec l'enfance. Ça doit être parce que la langue allemande n'est pas faite pour les rigolos. Personnellement, je ne connais pas de comiques (volontaires) allemands, ce qui, n'étant pas l'abbé Mugnier, ne veut pas dire grand-chose. Mais...

Comme moi et comme mon ex-tilleul :

Tu ne te libéreras jamais de l'origine,

Tu resteras toujours dans le ventre de ta mère.

Je ne me suis pas trompé d'auteur. C'est le même Ludwig Feuerbach qui écrivit *L'Essence du Christianisme*. Celui que Marx dépassa.

Irlande

Il est étonnant qu'une île comme l'Irlande ne soit pas reconnue pour ses plats de poisson. Sans doute que les Irlandais préfèrent pêcher les patates.

Écrivains bavards

Lorsqu'un écrivain célèbre commença à parler d'un de ses livres, irrité, j'éteignis la radio. Pour me calmer, je mis mon calmant préféré : La sonate 32 de Beethoven. Rien à faire. Rien à faire parce que personne ne me semble plus fat qu'un écrivain qui parle publiquement de ses livres. Même pas le bellâtre orgueilleux de sa viande. Même pas la peinturlurée poupée provoquant des paillards poupins. Même pas le médecin se pavanant parmi infirmières haletantes. Même pas l'expert télévisuel rempli de morgue. Même pas le radieux cycliste conscient d'être sur la bonne voie. Même pas...

Personne.

Liban

Béton, béton, béton. Pustules de béton qui déforment un visage qui eut déjà une peau soyeuse. Béton, béton et encore béton. Têtes des collines rasées sur lesquelles jadis poussaient les célèbres cèdres. Béton désordonné comme les signes que l'enfant excité par les couleurs jette sur papier. Béton, béton, béton et asphalte, Des îles d'antiquité (Baalbek, Byblos...) entourées de 2000 ans de vide. Et après le Béton. Rien que du béton. Rien que du béton ? Béton et gens. Des gens moins bétonnés que dans mon pays d'accueil, pourtant si accueillant.

Socrates et les bases de données

En cherchant la date de naissance de Sylvie Vartan dans une base de données que je mets à jour depuis des années, je me suis aperçu que l'ordre d'insertion des éléments était loin d'être anodin. Pour moi, bien sûr. Pour me connaître. Mais, rien n'est plus important du « connais-toi toi-même », comme disait le vieux renard grec aux tendances christiques. Rien. Pris dans le filet socratique, il y a même ceux qui frétilent en pensant que la seule façon de connaître, c'est de se connaître. Donc, pas de scrupules ! mon vieux. T'as les épaules bien protégées par l'armée maousse des psylosophes. Analyse-toi, comme une petite bourgeoise desséchée là où ça vit ! Vas-y ! cherche les pourquoi soporifiques comme n'importe quel fourbe universitaire.

J'y vais. Viens.

Ça commence avec Byron. Ouh lou lou ! Byron en premier ? Ça commence mal, donc bien — pour l'analyse. Byron. Pourquoi Byron ? Je ne l'ai pratiquement jamais fréquenté : quelques poèmes au lycée et le début du *Don Juan*, il y a quatre ou cinq ans. Je ne comprends pas... Je ne trouve pas d'explications... Ne fais pas l'andouille ! Quand on ne trouve pas d'explications, c'est que l'on ne veut pas en trouver. Fais attention, car tu es sur une mauvaise pente. Très mauvaise. Il faut être honnête, avec soi-même. Sonde, sonde. Mieux vaut trouver. N'importe quoi, mais trouve quelque chose à mettre sous les idées. Je sais pas... peut-être... Peut-être ? La seule explication possible...

oui je crois que... que l'explication est dans la vanité... une vanité que je ne me connaissais pas. Vanité ? sois concret, ne te cache pas derrière les mots, des exemples ! des exemples ! Ok, ok, j'y vais : une de mes enseignantes du lycée, il y a deux ou trois ans, m'a appelé « mon splendide Byron ». Tu vois, tu te connais un peu plus. Maintenant tu sais que t'es coquet comme un Alain Delon de banlieue.

Le cas Byron n'est que la célèbre exception dont toute régularité a besoin. Ce qui suit est fort normal. Rien à en tirer donc. Vas-y, je ne suis pas sûr. Il n'y a rien de normal dans la vie. Rien d'anormal non plus. Donc, après Byron ? Dans l'ordre :

la famille de V., la mienne, Che Guevara, Brigitte Bardot, Laurence Jourde, Goethe, Proust, Joyce, Baudelaire, Flaubert, Dostoïevski, Nietzsche, Chateaubriand, Valéry, Ducharme, Dante, Rimbaud, Mallarmé.

Au début les familles, c'est bien normal, pour un mec très respectueux des conventions. Vaniteux et conventionnel, ça commence bien.

Ça va mal, ça va bien.

Suivent le Che et Brigitte, mes deux mythes des années soixante, mes deux amours d'adolescence : celui et celle qui me faisaient vibrer. Partout. Révolution et cul. Pas très original pour un adolescent. Vaniteux, conventionnel et sans originalité.

Qui suit Brigitte ? Laurence, une amie qui fait partie de la famille élaguée de V. Pourquoi après Brigitte ? Ne me dis pas que c'est parce qu'elles sont nées le mois de septembre. Je ne le sais pas. Laissons en suspens. Question à re-étudier.

Suivent treize écrivains. Paroles, paroles, paroles.

Vaniteux, conventionnel, sans originalité et livresque.

Un tableau pas très reluisant. Si tu continues, j'arrête. Ne me prends pas pour une nouille, tu sais très bien que je sais que tu ne peux pas arrêter avant d'avoir fini ta journée.

Que dire de ce qui suit ? Que, parmi les treize premiers écrivains, il y en a huit de langue française et un seul italien. Oses-tu encore m'accuser de chauvinisme³ ?

Conventionnel, vaniteux, sans originalité, mais pas chauvin. Ouf ! pas chauvin ? Pas sûr ; ce qui est sûr, c'est que tu es provincial.

Vaniteux, conventionnel, sans originalité, livresque et provincial.

Proust précède Joyce. Difficile à croire, mais c'est comme ça. Joyce derrière Proust. Du jamais vu. Mais pourquoi ? Va savoir. Ça va mal, ça va bien. Nietzsche aussi est très en arrière. Pourquoi si loin ?

3 Je pourrais aussi ajouter que les cinq écrivains qui suivent Mallarmé sont tous des Français et que la série française est interrompue par deux russes : Bakounine et Pouchkine

Mon Nietzsche, mon saint Nietzsche. Pardon. Pardonne-moi. Je suis un traître. Mon inconscient de merde préfère les poètes et les romanciers aux philosophes.

Vaniteux, conventionnel, sans originalité, livresque, provincial et traître.

Ça va mal, ça va bien. Ça doit être aussi parce que Goethe est romancier et poète qu'il a eu la première place. Je ne vois rien d'autre... à moins que ? N'est-ce pas Goethe qui disait que les hommes qui savent aimer ne sont pas poilus et ont une énorme pomme d'Adam ? Comme lui. Comme moi. Fat.

Vaniteux, conventionnel, sans originalité, livresque, provincial, traître et fat.

Et le vieux catho de Château que fait-il en si insigne compagnie ? Est-ce parce que Sollers, avant de s'enticher de Saint-Simon, le considérait la plus belle plume de France ? Peut-être. Ou est-ce parce que mon fond catholique de merde continue à me coller au cul.

Vaniteux, conventionnel, sans originalité, livresque, provincial, traître, fat et catho.

Ducharme comprimé entre Valéry et Dante. Ça doit faire mal, à Ducharme. Mais c'est mon hommage au Québec. Lèche-cul.

Vaniteux, conventionnel, sans originalité, livresque, provincial, traître, fat, catho et lèche-cul.

Et Rimmé et Mallarbaud ? Entre le casse nez et le casanier, j'ai toujours oscillé. Avec des éloignements de Rimbaud quand Nadia m'emmerdait avec l'« Autre c'est moi ». Ou, « moi c'est l'autre » ? Je ne sais plus. Ce qui est certain, c'est que moi c'est l'hôte. Jeu de mots faciles. Frivole, je suis frivole. En résumé :

Vaniteux, conventionnel, sans originalité, livresque, provincial, traître, fat, catho, lèche-cul et frivole.

Je me connais mieux, je dois bien l'admettre, et cela grâce à une base de données.

Se connaître, c'est facile : il suffit d'avoir une base de données et du temps à perdre.

Et Socrate, notre justification à nous tous, comment a-t-il fait ? Comment a-t-il fait sans base de données ? C'est connu, il ne se connaissait pas.

Ration

Le décret du cheik Abdel El Baader édicté à Damas en 1234 est très connu depuis que J. Størensén le commenta dans ses *Prolégomènes à la rationalisation des mots* et que la polémique dite « Querelles des mots damasienne » a rempli les pages culturelles des quotidiens français pendant tout un mois. Le paragraphe objet de la polémique était le suivant : *La ration de mots qu'un individu a le droit de dire en une semaine ne peut pas dépasser la ration qu'il écoute*. Les critiques de « droite » s'insurgèrent contre l'aplanissement artificiel des différences et les critiques de « gauche » s'attaquèrent à la traduction par « individu » d'un terme arabe qui, selon eux, aurait dû être traduit par « communauté ». Je ne sais pas si la traduction est bonne, mais je sais qu'un « individu » est une

communauté et que je serais encore plus d'accord avec le décret du cheik Abdel El Baader s'il avait parlé de « quart d'heure » et pas de « semaine ».

À retravailler ou éliminer

Impressions bergsoniennes à retravailler après lecture de 'évolution créatrice

Il faudrait remercier les académiciens de Stockholm pour avoir donné à Bergson l'occasion de publier *Le possible et le réel*⁴, un court texte sur la création continue d'imprévisible nouveauté que la « scientification » des perceptions tue dans l'œuf. Un sociologue, dans une rencontre entre collègues, ne dira jamais ce que Bergson écrit sur les personnes assises autour d'une table : « (...) *bien qu'elles disent ce que je pensais : l'ensemble me donne une impression unique et neuve* ; » ou, s'il le disait, il irait ensuite au-delà de la première impression — derrière, vers le fond — pour chercher ce qui dure, ce qui est commun, ce qui est là depuis la nuit des temps, comme un petit Platon de banlieue. Et s'il ne trouve rien qui dure, il trouverait que « ce qui dure, c'est que rien ne dure » et ses impressions mouvantes seraient tuées sur un échafaud de paroles. Il ajouterait sans doute, avec un mélange de coquetterie et de mépris, que, pour ce qui est voué à faner, il faut laisser la parole aux poètes ; qu'il ne peut pas se permettre, quand il travaille, de s'arrêter à ses impressions ; que, pour ses impressions, il a son journal intime où les poèmes ne manquent pas.

Aller chercher Bergson pour faire ma tirade habituelle contre les sciences humaines n'est pas tellement intéressant, je le sais, mais quand je lis des articles comme celui de Bergson je sens qu'on pourrait faire de « belles » sciences humaines si les humains qui les font avaient moins de prétentions scientifiques.

Mais retournons à Bergson qui, en partant des impressions toujours empreintes de nouveauté, va s'interroger sur le temps.

— Quelle nouveauté ! Bergson et le temps !

— Et alors ?

« *Que peut-il bien faire [le temps] ? Le simple bon sens répondrait : le temps est ce qui empêche que tout soit donné tout d'un coup. Il retarde, ou plutôt il est retardement. Il doit donc être élaboration. Ne serait-il donc véhicule de création et de choix ? L'existence du temps ne prouverait-elle pas qu'il y a de l'indétermination dans les choses ? Le temps ne serait-il pas cette indétermination même ?* »

Laissons les pinailleurs se demander « pourquoi ce " donc " ? » Laissons-les dire que ce n'est pas parce que le temps est « retardement », qu'il doit être « élaboration ». Que les pisse-vinaigres disent : « C'est de la littérature ! » Qu'ils ajoutent même « de la mauvaise littérature de philosophe » ! Les mots des pisse-vinaigres revêtent pour nous le même intérêt que les œuvres de maître Eckart pour les cantharides⁵.

4 Henri Bergson, « Le possible et le réel », *La pensée et le mouvant*, PUF 1962. Toutes les citations de Bergson sont tirées de ce livre.

5 Je ne fais pas allusion à la « femme qui se plaît à susciter le désir sensuel, " allumeuse » (Agnès Pierron, Dictionnaire des mots du sexe, Balland, 2010) car une allumeuse pourrait très bien lire maître Eckart, si elle

« Notre faculté normale de connaître est donc essentiellement une puissance d'extraire ce qu'il y a de stabilité et de régularité dans le flux du réel. »

On ne peut rien faire d'autre, quand on connaît. L'intelligence, la grande ordonnatrice du réel, creuse pour chercher les liens et elle en trouve toujours dans la réserve inépuisable du langage. Trouver les liens, c'est lier avec des chaînes de mots : c'est emprisonner — même quand on libère. Trouver les liens, c'est figer même quand les mots viennent de la nuit de l'âme. Trouver les mots, c'est tranquilliser.

Notre faculté « normale » de connaître tue la nouveauté dans l'œuf. Mais n'est-ce pas réduire les hommes à des cerveaux vides que de les réduire à la connaissance ?

Si la connaissance est création de liens et si les liens lient, la connaissance ne fait qu'adouber le réel pour la fête de la technique — et cela indépendamment des intentions des connaisseurs.

Connaître, c'est contrôler.

Connaître, c'est tuer la nouveauté.

Connaître, c'est regarder derrière soi et penser regarder devant soi.

« Artisans de notre vie (...) nous travaillons continuellement à pétrir (...) une figure unique, neuve, originale, imprévisible (...). Nous n'avons pas à approfondir [ce travail] ; il n'est même pas nécessaire que nous en ayons pleine conscience, pas plus que l'artiste n'a besoin d'analyser son pouvoir créateur. »

Au premier niveau. Mais, sans premier niveau, le deuxième s'écroule ou il est illusion et il faut alors un travail acharné pour nous faire accroire qu'il existe. Un travail sans originalité, dans la chaîne de montage universitaire.

Et que faire de La question de la métaphysique⁶ ? De cette question qui l'intelligence des philosophes ébranle.

« Mais analyser cette phrase « il pourrait ne rien y avoir ». Vous verrez que vous avez affaire à des mots, nullement à des idées, et que rien n'a ici aucune signification. Rien est un terme du langage usuel qui ne peut avoir de sens que si on reste sur le terrain propre à l'homme, de l'action et de la fabrication. Rien ne désigne l'absence de ce que nous cherchons, de ce que nous désirons, de ce que nous attendons. »

Bergson arrive à des conclusions semblables à celles des positivistes du plus pur aloi ; mais le parcours et le mouvement sont tout autres.

voulait courir le risque de devenir comme la femme de Brassens lisant Claudel, mais à l'insecte coléoptère (Méloïdés) de couleur vert doré et brillant, appelé aussi mouche d'Espagne ou de Milan.

⁶ Pourquoi y a-t-il quelque chose et pas plutôt rien ?

Et le mouvement, c'est le tout.

Et « Rien » n'est pas rien.

Le « Rien » des philosophes est un mot mort-sectionné dans la morgue que l'intelligence bâtit pour les concepts que la technique ne sut pas réifier.

Le « Rien » des philosophes comme l'« individu » des sociologues devrait changer de nom.

« Au fond des doctrines qui méconnaissent la nouveauté radicale de chaque mouvement de l'évolution (...) il y a l'idée que le possible est moins que le réel, et que, pour cette raison, la possibilité des choses précède leur existence (...) Mais c'est l'inverse qui est la réalité. (...) Le possible n'est que le réel avec, en plus, un acte de l'esprit qui en rejette l'image dans le passé une fois qu'il s'est produit. »

Est-il vrai ? Je ne sais pas. Je ne le sais parce que je ne sais ce qu'est le vrai. Ce que je sais c'est... c'est que... c'est que cela donne de l'espoir. Que notre inertie intellectuelle en reçoit un sacré coup. Si on me demandait qui est le plus grand révolutionnaire du XX^e siècle et que je répondais en donnant à « révolutionnaire » la signification que je lui donnais dans ma jeunesse (tout ce qui améliore les conditions de vie de la vie) je ne répondrais pas Lénine, ni Joyce, ni le Che, ni Sartre, ni Artaud ni les ouvriers massacrés par l'Armée rouge, ni Mussolini, ni Bécaud.

Je répondrais Bergson.

« Le possible est le mirage du présent dans le passé ; et comme nous savons que l'avenir finira par être du présent, comme l'effet de mirage continue sans relâche à se produire, nous nous disons que dans notre présent actuel, qui sera le passé de demain, l'image de demain est déjà contenue (...) Là est précisément l'illusion. »

Je réitère Bergson.

Et pour ceux qui en doutent encore :

« Remettons le possible à sa place : l'évolution devient toute autre chose que la réalisation d'un programme ; les portes de l'avenir s'ouvrent toutes grandes ; un champ illimité s'ouvre à la liberté. »

Vous en doutez encore ? Alors, nous sommes d'une autre race.

Améliorer les conditions de vie de la vie ne vous intéresse pas ? Nous sommes d'une autre race.

Et que vivent les races !

La force des choses

La force des choses est si forte que les hommes y laisseront, un jour ou l'autre, leur peu. Les choses sont encore plus fortes quand, sagement, on pense qu'elles ne se plient pas et quand, toujours sagement, on emploie leur force comme un gourdin pour menacer ceux qui n'en ont rien à branler de la force des choses et qui, avec les ciseaux de la folie, sculptent, dans les choses, les chemins de l'espoir.

Les sages n'ont jamais changé le monde car ils ne l'ont jamais pensé.

Titanic

Je n'ai pas assisté à la conférence⁷ et j'ai seulement lu les longs extraits publiés dans *Le Devoir*. Je m'étais juré de ne pas en parler car cela fait partie de ce genre de textes qui m'irritent et qui, quand je scribouille, me donnent le fer-chaud. Malheureusement, un étudiant m'a demandé d'en parler. Si l'auteur n'était pas ami d'une amie, j'aurais réagi de manière cavalière. Je lui aurais dit qu'on en a marre des vieux schnocks qui invitent à ralentir parce que leurs jambes tremblotent ; de mecs qui nous assènent le sens de la transcendance et la transcendance du sens pour endormir l'esprit ; de qui appellent nihilisme ce qui leur glisse entre les mains ; des pâles figures qui craignent l'éphémère parce que leur vie s'éteint ; de ceux qui couaquent par peur de la nouveauté... Je ne serai pas cavalier. Je serai bijoutier et j'étudierai quelques-unes de ses perles.

Commençons : « *Depuis deux siècles, les idéologies dominantes ont été surtout inspirées par une lecture matérialiste de l'histoire et des enjeux contemporains. N'y a-t-il pas place aussi pour une autre lecture qui relève de nos profondeurs morales et spirituelles ? Même l'histoire de la philosophie [...]* ». Si c'est à mal enfourner qu'on fait les pains cornus, ici on court de gros risques de se faire encorner ! Pas besoin de posséder plus que l'arithmétique élémentaire pour calculer qu'il y a deux siècles on était en 1802. Et, en 1802, Kant avait encore deux ans devant lui avant de rendre son livret, Marx devait attendre 16 ans avant de pousser son premier cri, Hegel avait encore à sa disposition 29 ans pour systématiser le monde et Schelling, dans les années quarante, était loin d'avoir perdu le goût des profondeurs spirituelles. Et que dire de l'idéologie chrétienne qui, au moins jusqu'à la moitié du XX^e siècle, a été, chez nous, l'idéologie dominante ? Et ce n'est pas parce que cagots et calotins ont laissé leur place aux groupies des philosophes qu'on s'est libéré de la morale chrétienne. Bref, la première phrase est carrément fausse. Comment a-t-il pu écrire cela ? Puisqu'il est un homme de foi : de mauvaise foi⁸.

La question qui suit cette mise en situation historique fausse, ou malhonnête (comme vous préférez) est une question véreuse ou de faisan, (comme ça vous chante mieux). Depuis quand une « lecture matérialiste » de l'histoire est-elle en contradiction avec nos « profondeurs morales et spirituelles » ? Qu'est-ce que c'est que ce simplisme à la Ginette ? Depuis quand lecture matérialiste de l'histoire veut dire lecture qui n'a pas besoin de s'abreuver aux puits spirituels ou moraux de notre conscience⁹ ? Bien au contraire, et Marx (pour prendre un exemple que M.

⁷ Conférence de Jacques Grand'Maison, prononcée à l'Université Mc Gill, le 13 mars 2002.

⁸ Inutile de perdre des mots pour expliquer à nos lectrices que la foi est essentiellement mauvaise.

⁹ Malheureusement !

Grand'Maison vise sans le dire) est loin de pouvoir être accusé de manque de « profondeur spirituelle ». Vaut-il la peine d'ajouter qu'au cours des deux derniers siècles, c'est souvent une lecture matérialiste (c'est-à-dire une lecture qui part des événements qui influencent la vie de tous les jours) qui oblige à trouver dans les profondeurs de la culture et de la conscience les ressorts contre la *despiritualisation*.

Continuons : « *La question que je soumets à votre réflexion a beaucoup à voir avec cette problématique de départ, fût-ce l'enjeu majeur de contrer une certaine logique de mort qui hante la conscience contemporaine.* » Ah, non ! Voilà qu'il arrive avec ses gros sabbats : il veut nous dire que la logique de mort qui hante la conscience contemporaine est causée par le matérialisme qui a appauvri la vie morale et spirituelle. Avant tout, où va-t-il prendre cette histoire de la logique de mort qui habite les consciences des hommes contemporains ? En Occident¹⁰, jamais il n'y a eu moins de « logique de mort » que dans la période de l'histoire qui a suivi la Deuxième Guerre mondiale. Éventuellement, c'est parce que la logique de mort est trop absente des consciences contemporaines que la logique de mort est si présente dans l'industrie des armements, en informatique, en électronique, en biologie, etc. Je dirais donc que c'est parce que nos consciences (notre langage, si on veut être des matérialistes qui n'oublient pas le spirituel) sont en dehors de la logique de mort que la violence des armées a moins d'opposition qu'on ne le souhaiterait.

Continuons : « *Notre civilisation, la plus prestigieuse de l'histoire, ne fait pas seulement face à la barbarie des autres, mais à ses propres démesures, de plus en plus incontrôlables.* » Si on peut faire semblant de ne pas voir ce qui se cache derrière « la plus prestigieuse de l'histoire », on ne peut pas se taire devant « la barbarie des autres ». Pourquoi n'a-t-il pas écrit « la démesure des autres » ? Probablement parce que la démesure peut être dangereuse, négative, mais elle reste un simple excès de la mesure : elle reste Occidentale. Tandis que la barbarie... Mais qui sont les barbares ? Pas difficile à deviner, surtout après le 11 septembre. Si les barbares sont ces mecs à barbe qui font atterrir les avions dans les grandes maisons de New York, il y a quelque chose qui cloche dans le raisonnement du chanoine. À moins que... à moins qu'il ne veuille dire que l'idéologie matérialiste (celle de l'Occident) cause la démesure et que l'idéologie religieuse des barbus est à la base de la barbarie. Ce qui implique qu'il vaut mieux être matérialistes en Occident (où il y a l'espoir de se sauver) que religieux en dehors, car il y a une seule spiritualité juste, la chrétienne. Élevons une chapelle à Clairvaux pour notre chanoine national, préparons une nouvelle croisade.

Continuons : « *Nos hauts taux de suicide n'en sont que la pointe de l'iceberg. Un certain courant nihiliste multiforme envahit l'Occident.* » C'est le nihilisme « en soi » qui porte au suicide ou le

¹⁰ Je me limite à considérer l'Occident car, même s'il ne le dit pas explicitement, son « nous » représente les Occidentaux.

« nihilisme multiforme » ? Ça doit être le « multiforme », parce que le nihilisme « normal » est là depuis presque deux siècles. Est-ce que c'est un hasard si nihilisme et matérialisme ont à peu près le même âge ? Certainement pas. Ce n'est pas un hasard non plus que, à quelques années près, tout ce mal naît en même temps que la Révolution française. Ah, ces bourgeois ! On était si bien sous l'Ancien Régime : chacun avait sa place, où qu'on naisse c'était bien. Dans une vie on vivait très peu de changements, on continuait à faire ce que nos parents avaient fait, sans se poser trop de questions. Et puis, et puis cette raison au service de l'économie au lieu d'être au service du Créateur, cette destruction des symboles qui avait assuré la stabilité pendant des siècles... À mort les bourgeois ! Vivent les aristos et surtout (surtout !), vive le clergé ! Vive la momification !

Continuons : « *L'effondrement du World Trade Center [...] nous rappelle; l'événement historique du Titanic [...] où l'on jouit et s'amuse dans la plus totale inconscience de la finitude humaine [...] bref, l'homme qui se fait Dieu.* » Inconscience ? Mais, qui s'amusait à bord du Titanic ? Les nihilistes russes ? Les épigones de Nietzsche ? Les petits fils de Baudelaire ? Les cousins de Valéry ? Non. Sans doute ceux qui croyaient encore en Dieu, dans les valeurs suprêmes, dans la morale. Ceux qui avaient repris le flambeau de la morale. Ceux qui défendaient les valeurs contre la montée du nihilisme, ceux qui voulaient la stabilité, car, quand on a le pouvoir et la richesse, on ne veut quand même pas que ça change trop facilement ! On serait vraiment bête. Votre histoire du Titanic ne marche pas, cher ami. Vous vous laissez trop facilement aller à la facilité, vous êtes trop conscient de votre finitude.

Continuons : « *Nos idéologies capitalistes, socialistes, néo-nationalistes, ou même contre-culturelles participaient de la même démesure. Adieu l'histoire et ses leçons de finitude.* » Tous dans le même sac excepté qui ? Qui ? Les fascistes ? Depuis quand l'histoire donne-t-elle des leçons ? De quel droit ? Apprendre de celle qui a permis tant de catastrophes ? Jamais. Il faut une mise au pas. Un pas à pas. N'importe quel pas, mais un pas. Au pas. Même le pas de l'oie. Ils étaient contre deux siècles de matérialisme comme tous ceux qui cherchent un sens caché dans les profondeurs de la terre ou de l'histoire. Ils ? Les nazis. Ils n'étaient pas si catastrophiques que cela les Nazis. Et la démesure contre les Juifs ? Les Juifs... les Juifs... regardez ce qu'ils font... ce qu'ils ont fait... On ne crucifie pas Dieu impunément...

Continuons : « *N'y a-t-il pas aujourd'hui, une émergence planétaire, une nouvelle conscience qui se dresse pour refuser que les êtres humains soient de simples rouages de la machine économique [...]* ». Récupération, récupération. Voilà ce qui a pu fasciner « mon » étudiant. Voilà le danger de ces prêcheurs de meurtrissures. Une goutte de vérité dans un tonneau de mensonge.

Continuons : « *Bref, une nouvelle conscience qui réaffirme que l'être humain vaut par lui-même et pour lui-même.* » Continuez, continuez, tirez les conséquences de ce que vous dites. Allez-y mais faites

attention, vous risquez de ne plus avoir besoin de Dieu. Et si Dieu disparaît, il n'y a plus rien... *nihil...*

Continuons : « *Une question m'habite depuis un bon moment : Est-il encore possible de penser à long terme ?* » Cette manière d'introduire la question montre l'importance qu'elle revêt pour M. Grand'Maison et montre surtout qu'il croit que les réponses permettent de comprendre des phénomènes qui vont au-delà de l'individu Grand'Maison. Analysons-la dans le détail, en commençant par cette « encore possible » : donc, avant, on pensait à long terme et maintenant il n'est pas sûr que ce soit encore possible, ce qui implique qu'il n'y a plus personne qui le fait, autrement on ne se poserait pas la question. Cela veut dire, en toute logique, que M. Grand'Maison non plus ne pense plus à long terme et, à cause de cela, il est hanté par le problème de la durée. On a quand même l'impression d'une certaine hypocrisie dans la formulation et la question devrait plutôt être : « Pourquoi sommes-nous si peu nombreux à penser à long terme ? » Ce qui signifie : pourquoi sommes-nous si peu nombreux à penser ? Décidément, je fréquente des gens, des livres, des films, de la musique très différents de ceux que M. Grand'Maison fréquente parce que, souvent, j'ai l'impression que les gens ne savent pas penser le court terme. L'éphémère tant décrié de la post-modernité est beaucoup moins éphémère qu'on ne le dit. Le fait qu'on le discute, qu'on l'analyse en tant qu'éphémère, lui donne une consistance et une durée que l'éphémère qui a toujours fait partie de la vie, qui n'est que l'autre volet de la stabilité et de la durée, n'a jamais eue. Une société qui pense l'éphémère pense en effet le long terme, sans quoi l'éphémère n'existe pas. Il est tellement facile de trouver dans l'histoire des idées ou des *gestae*, des exemples d'éphémère, que l'exercice n'est d'aucun intérêt.

En guise de réponse il écrit : « *Dans l'univers médiatique du ponctuel, de l'événementiel, les faits divers se repoussent l'un l'autre* ». C'est vrai, mais il suffit de ne pas être aveugles d'esprit pour voir qu'en dessous de ces faits divers, il y a un courant continu qui relie Mom Boucher à Landry à Céline Dion et pourquoi pas à Gandhi et à Célestin V. Il écrit ensuite : « *L'écroulement silencieux des structures de la temporalité* » : comment est-il possible de penser que les structures de la temporalité s'écroulent en l'espace de deux siècles ? À moins que les structures de la temporalité ne soient pas les superstructures que l'idéologie religieuse a mis dans la bouche des chanoines et des curés depuis que la société les a intégrés comme prêtres de la stabilité des conditions d'exploitation ! Et quand il parle de la « *confusion intérieure de bien de gens* », que veut-il dire ? Que la confusion intérieure est négative et qu'il faut nettoyer la conscience avec des règles simples et universelles ? Ignore-t-il que de la confusion, et de la confusion seule, naît la possibilité d'une pensée qui ne soit pas une pensée simplement opérationnelle ? que de la confusion vient l'amour qui n'est pas simple paresse ? que de la confusion naît le désir qui n'est pas simple mouillage ? que de la confusion vient la reconnaissance d'autrui comme une confusion qui déborde dans la nôtre ? que dans la confusion du

présent la conscience cherche dans la confusion du passé des lignes de stabilité ?

J'ai de la classe. Je ne dirai donc rien sur la citation hors propos de Nietzsche.

Continuons : « *Une classe sociale de pauvreté est en train de se constituer dans la génération montante.*

[...] Les grosses caisses de retraite sont toutes à la recherche de leur rendement maximal. » D'accord.

Mais, quels sont les liens avec le nihilisme ou l'éphémère ?

Continuons. Pourquoi continuer ? Il n'y a aucun intérêt à cela sinon pour Smith Kline Beecham ¹¹
Un dernier effort. Ok. Mais c'est la der des ders.

« *C'est du dedans de cette finitude que la transcendance humaine peut faire sens même là où il n'y en a pas ou plus. N'est-ce pas cela qui fait de nous des espérants têtus ?* » De la bouillie pour les chats avec un petit bijou : « espérants têtus. »

Les suicides des jeunes filles palestiniennes, voilà la pointe de l'iceberg de la désespérance, cher Grand'Maison. Les voilà, les espérants têtus de la désespérance.

Les deux Frédéric

J'ai acheté le dernier livre de Frédéric Pajak (*Nietzsche et son père*) seulement à cause du titre, et pourtant j'avais « lu » deux autres livres de lui, l'un sur Joyce et l'autre sur Nietzsche et Pavese¹². Frédéric Pajak écrit et dessine ses livres, et les dessins n'ont pas une place secondaire. Dans le dernier livre, qui est un petit livre d'à peine quatre-vingt-trois pages il y a vingt et un dessins. Leur importance n'est pas due qu'à la quantité : ils donnent souvent le ton. Ils sont une espèce d'arrière-plan valorise les mots. Pas dans ce dernier. Dans ce dernier les paroles sont à l'arrière et à l'avant plan et les dessins ont une simple fonction d'accompagnement, je dirais presque d'amusement, si ce n'était pas le terrible *Au commencement était la psychologie*.

¹¹ Entreprise pharmaceutique qui produit *Gaviscon*, un médicament contre le fer-chaud.

¹² Qui n'est pas le père de Nietzsche étant né en 1908. Cesare Pavese, suicidé en 1950, est un écrivain Italien qui, après une très grande notoriété dans les années cinquante et soixante, a été pas mal délaissé par éditeurs et intellectuels.



Les mots sont justes, si ce n'était pas la page d'entrée qui pèche par excès de littérarité et les quelques passages de psychologie de Monoprix à propos du père. Les mots sont sculptés dans le regret et la souffrance d'une enfance que la morale chrétienne n'a pas réussi à détruire.

Une introduction à la vie de Frédéric Nietzsche et à celle de Frédéric Pajak qui jette une lumière bien au-delà de leurs deux vies. Sur celle de Luther par exemple, l'inventeur des camps de concentration de la conscience et des fours crématoires de la légèreté.

Le corpuscule

Après avoir lu le dernier livre¹³ de Laurent-Michel Vacher, je décidai d'écrire une critique. Je commençai ainsi :

« Quatre ou cinq fois, en lisant Le crépuscule d'une idole, je me suis dit que c'était dommage que je connaisse Laurent-Michel Vacher. Si je ne le connaissais pas personnellement, j'aurais pu être méprisant comme lui l'est envers les philosophes qui ne sont pas de son bord. Comme lui, j'aurais pu me lancer dans une sale guerre ; comme lui j'aurais pu me laisser guider par la volonté de puissance qui, heureusement, dans les intellectuels, se réduit à la seule volonté d'avoir raison ; j'aurais pu définir une grille pour caractériser le philosophe méprisant et de mauvaise foi et montrer que Vacher, dans ce livre petit, y entre parfaitement. D'autres choses du genre, comme Vacher, j'aurais pu faire. »

Mais, quand j'ai lu les vraies motivations de son écriture : « mon entreprise avait pour point de départ et d'arrivée la conviction que ce pauvre monsieur Friedrich Nietzsche fut, sur l'essentiel, un

¹³ Laurent-Michel Vacher, *Le crépuscule d'une idole*, Liber, 2004.

esprit malade de ressentiment (eh oui !), d'orgueil et de violence, au total irrémédiablement mesquin et pitoyable » ; quand je le vis sortir de son foutoir pseudo-rationaliste et se montrer tel qu'il est : une être frêle et souffrant (comme nous tous), un philosophe incapable d'écouter tout ce qui n'entre pas dans sa vision du monde (comme tous les professionnels de la philosophie), un professeur que le sentiment d'impuissance rend pisse-vinaigre (comme la majorité des professeurs impuissants) alors je me suis dit que j'avais de la chance de l'avoir connu parce que je ne l'aurais pas attaqué, mais j'aurais fait ressortir mes plus nobles sentiments, les brins d'aristocratie que je suis incapable de détacher de ma peau et j'aurais essayé de porter le discours à un niveau plus philosophique et moins personnel que ne le fait Vacher. Je me suis dit que je n'aurais pas commis le péché de prétention et de simplisme qu'en toute mauvaise fois il se vante de commettre. Certes il ne se fera pas aimer davantage par les petits nietzschéens comme moi, mais il continuera à se faire aimer comme un polémiste hors pair, un journaliste comme on n'en trouve presque plus. Un faire-valoir exceptionnel.

Mon ton était encore trop agressif. Pour me calmer, je déposai le livre sur le devant de l'âtre. Un bon moment de recueillement...

Je recommençai en renvoyant Vacher à Nietzsche (au moins dans le titre) : *pourquoi Vacher écrit des livres si intelligents*.

Il y a une explication très simple : parce qu'il est intelligent. La difficulté avec cette explication très claire et qui devrait plaire infiniment aux philosophes sans ombres, c'est qu'il y a des gens intelligents qui écrivent des âneries.

Maintenant une série de parenthèse.

Première parenthèse.

Mon animal préféré, c'est la vache. J'ai passé mon enfance avec les vaches et j'ai appris à ne pas sous-évaluer leur timidité, à ne pas prendre la mélancolie de leur regard pour de l'imbécillité.

Deuxième parenthèse

J'avais écrit « bêtise » à la place d'« imbécillité » ce qui n'est pas très à propos dans l'exaltation d'un animal que trop de gens prennent pour bête. Ceci pour vous montrer que non seulement je ne suis pas raciste, mais je ne suis même pas spéciste. Donc, mon animal préféré étant la vache, il est clair que quand je traite quelqu'un de vache, il ne faut pas l'interpréter au premier niveau (comme Vacher nous dit de le faire avec Nietzsche), mais penser à mes arrière-pensées — arrière-pensées qui proviennent de mes arrière-grands-parents qui furent des vachers — des vachers avec un petit v, ce qui ne veut pas dire des petits vachers. Par contre,

je n'aime pas les ânes qui je trouve trop ânes à mon goût et leur énorme bite ne suffit pas à me les faire aimer. C'est pour cela qu'« ânerie » n'a, pour moi, aucune connotation positive

Troisième parenthèse.

Des philosophes postmodernes arrosés de Freud et de Lacan pourraient, à ce moment-ci, me faire noter, de manière plus ou moins ironique, que mon amour des vaches est sans doute la cause de mon attaque à Vacher. « Tu veux être le seul vacher et tu aimerais... » Je ne crois pas que l'insinuation mérite une réponse quelconque. Car mon amour des vaches pourrait très bien me pousser dans les bras de Vacher.

Quatrième parenthèse

Pour les rationalistes purs et durs : consultez les considérations de Grünbaum à propos de la critique de Popper à Adler.

Fin de la quatrième parenthèse

Et en ce qui concerne la grosse bite... mieux vaut se taire.

Fin de la troisième parenthèse

Le terme vacherie est proscrit de mon vocabulaire, pas tellement parce que je pense que Vacher ou n'importe qui d'autre n'en fasse pas, mais parce que je trouve le terme injuste pour la vache. En cela je ne suis même pas un petit nietzschéen.

Fin de la deuxième parenthèse

Mon amour des vaches me porte à préférer parfois l'écoute, le calme... me rend complètement non fascinant.

Fin de la première parenthèse et retour au thème principal de l'intelligence

Donc Vacher, à mon humble avis, écrit des textes si intelligents parce que, comme toutes les personnes intelligentes qui ont un but à atteindre, il ne dévie pas de sa route n'importe quoi qu'il arrive. Mais cela est le contraire de l'intelligence, direz-vous. Dire que l'intelligence permet de s'adapter, qu'elle rend les gens moins rigides c'est un lieu, parfois vrai parfois non. Souvent l'intelligent est intelligent parce qu'il fait feu de toute voix et il impose la sienne. Il est clair que dans ce texte Vacher a une idée en tête et il y va en posant toutes les données comme il veut.... Il est clair que devant un texte guidé par l'intelligence et un extrême ressentiment (eh oui !) si on ne veut pas se faire écraser il faut jouer sur d'autres plans : il faut avoir des oreilles fines (pas nécessairement longues).

Donc en résumé le livre est monocorde ou monomaniacal, si vous préférez et même le brio de l'écriture ne lui permet pas de donner des ailes aux idées.

Encore une fois, ça ne va pas. Trop baroque. Il y en a trop. Il faut que je sois plus détaché, plus léger. Je décidai de ne plus y penser pendant quelques jours. Laisser l'écume se poser.

Je me sentais prêt à recommencer la critique du livre de Vacher.

Je commençai par chercher des citations pour ouvrir l'article. Cela fut assez long, mais, à la fin,

j'étais satisfait. J'avais trouvé une lettre de Nietzsche qui me semblait dire assez clairement pourquoi des simplifications comme celles de Vacher font perdre la substance de Nietzsche, une de Lacan très Vacherienne et une de Bunge, le grand maître de Vacher, qui devrait le faire réfléchir sur sa rigueur :

Depuis 1876, pour bien des aspects, de tout mon corps et de toute mon âme, je suis plus un champ de bataille qu'un homme. (Lettre à Heinrich Köselitz)

J'abhorre la philosophie, il y a tellement de temps qu'elle ne dit plus rien d'intéressant (Jacques Lacan)

Insister sur la rigueur pour elle-même et au prix de perdre des intuitions profondes est un signe de stérilité (Mario Bunge)

Il fallait trouver un titre, un titre qui condensât la colère pour que le reste soit paisible. Je trouvais que *Le crépuscule de la pensée* avec sous-titre *comment on peut être grand sur le dos d'un éléphant* avait toutes les qualités que je cherchais.

Oui j'étais vraiment prêt à commencer sans animosité.

Imaginez un ornithologue qui capture un aigle, et après lui avoir arraché les serres et attaché le bec, lui coupe les ailes. Imaginez qu'ensuite le même ornithologue « libère » l'aigle dans un pré verdoyant où paît un paisible troupeau de moutons et imaginez qu'il vous invite, avec ses collègues, à assister à une expérience scientifique. Il vous montre comment l'aigle est gauche et ridicule dans ses petits déplacements ardues et saccadés. « Quelle différence avec une poule ? Pratiquement aucune. Regardez les moutons, ils ont l'air bien plus royal que ce royal volatile », dit-il en appuyant son dire d'un solide coup de pied à l'aigle indifférent.

Cette scène pourrait donner une idée de comment je me sentais après la lecture de *Le crépuscule d'une idole*¹⁴, le dernier livre de Laurent-Michel Vacher sur Nietzsche. Tout au long du livre je me suis demandé « où veut-il en venir ? Y a-t-il un but tacite, et si oui quel est ce but ? Quel est l'intérêt d'enlever à Nietzsche tout ce qui fait que Nietzsche est Nietzsche pour pouvoir dire et ceci et cela ? » Tout au long du livre, je regrettais de ne pas être philosophe pour me lancer comme les savants ornithologues dans un débat très nuancé et plein de références bibliographiques ; j'en voulais à mon travail d'informaticien, quotidiennement aux prises avec la logique pour forcer ces moutons d'ordinateurs à faire ce que les clients demandent, qui ne me permettait pas de combattre de savant à savant contre un philosophe du style de Laurent-Michel Vacher. Je n'aurais sans doute pas osé écrire quelque chose si, à la fin de son livre, Vacher ne jouait pas (finalement !) cartes sur table : « *mon entreprise avait pour point de départ et d'arrivée la conviction que ce pauvre monsieur Friedrich Nietzsche*

¹⁴ Laurent-Michel Vacher, *Le crépuscule d'une idole*, Liber, 2004.

fut, sur l'essentiel, un esprit malade de ressentiment (eh oui !), d'orgueil et de violence, au total irrémédiablement mesquin et pitoyable ». Ses motivations n'ayant rien de philosophique, je me sentais autorisé à mettre sur papier mes considérations personnelles, à donner mes impressions d'honnête homme qui, depuis des années, feuillette les livres de Nietzsche quand le brouillard qui l'entoure lui semble trop épais.

Je ne ferai donc pas de philosophie, surtout pas *avec un marteau*.

Rien à dire sur la rigueur de l'approche de Vacher, si l'on est d'accord avec lui sur la caractérisation de la pensée fasciste (et je n'ai aucun problème à être d'accord, je trouve même que ses six catégories sont très utiles pour comprendre la pensée et la politique fasciste bien au-delà de son application à la pensée de Nietzsche) et si l'on croit que les citations sont effectivement de Nietzsche (ce sur quoi je n'ai aucun doute). Le problème avec cette approche, c'est que le Nietzsche qu'il analyse, comme l'aigle du préambule n'a plus d'ailes (à mon avis il n'a même plus de serres même si, en lisant les citations choisies, on pouvait croire qu'il ne lui reste que des serres). Et pas des ailes pour fuir loin du royaume de la logique dans un monde au « caractère irrationnel et délirant », mais pour regarder d'en haut la vie qui grouille dans la plaine où l'humanité se déchire à coups de raison aussi.

Les ailes de Nietzsche sont les contradictions inscrites dans son œuvre : contradictions claires et apparentes qui, loin d'être le symptôme d'un manque de réflexion, d'une pauvreté logique ou d'un délire irrationnel, sont plutôt le signe d'une tentative (très souvent réussie) de redonner à la réalité une complexité que trop souvent la pensée, philosophique et scientifique, lui ôte. Certes, quand on fait des mathématiques ou de l'informatique, il faut essayer de bannir les contradictions, mais la philosophie est plus qu'amour de la logique, elle est amour de la connaissance, de la connaissance de ce qui est hors d'elle : de la connaissance du monde, avec ses contradictions, ses luttes, ses inégalités et ses égalités, son amitié et ses lois aussi.

Couper les ailes de Nietzsche veut dire arrêter le mouvement de la pensée qui suit à la trace le réel que les paroles harnachent. Il est vrai qu'une « pensée en mouvement » rend la vie facile aux imposteurs et aux charlatans qui émettent bien des paroles pour ne rien dire ; qu'elle peut nous donner des œuvres où la faiblesse du travail et la pauvreté de la réflexion vont de pair avec la prétention et la position dans la hiérarchie universitaire. Mais le fait que des professionnels de la philosophie à court de raison croient raisonner en profondeur quand ils ne font qu'enchaîner des mots dans le collier du bétisier ne justifie pas les attaques de Vacher contre un philosophe chez qui la lucidité et la raison ne font jamais défaut, même dans les moments que l'on pourrait qualifier de « délirants ».

Une tâche exigeante et parfois désespérée, surtout pour les professeurs de philosophie aux prises

avec des institutions qui n'ont rien à foutre de la philosophie, que celle de marcher sur le fil des cimes sans débouler, côté ubac, dans les terrains pierreux du rigorisme abstrait ou, côté adret, dans les ronciers de la langue débridée. Je crois que Nietzsche est l'un des philosophes qui s'en est le mieux acquitté.

Les contradictions chez Nietzsche épousent parfois si parfaitement les aspérités du réel qu'on peut avoir l'impression qu'il nous manipule et pourtant il suffit de considérer à quel point il est attentif à tous les mouvements de son âme et de l'âme du monde pour considérer qu'une telle capacité d'écoute est incompatible avec toute mystification. Vacher trouverait certainement que l'expression « l'âme du monde » est vague et obscure, qu'il est impossible de la définir exactement. Et Vacher a raison. Mais l'âme du monde est une expression qui dans ce contexte indique une approche au monde et... à son âme.

Que de fois, en lisant des textes d'épigones de Derrida, de Heidegger ou de Foucault me suis-je trouvé, dans la même position que Vacher ! Combien de fois ai-je considéré comme du simple délire verbal certaines publications, chères, oh combien chères ! des éditions Galilée ! Et pourtant loin de moi la tentation d'accuser Derrida ou Nietzsche des excès de leurs épigones. Je dirais même que plus il y a d'épigones qui déblatèrent autour des concepts que leurs maîtres introduisirent et plus il est probable que ces concepts contiennent quelque chose de socialement et psychologiquement (et donc philosophiquement aussi) intéressant. Tous cela ne veut bien sûr pas dire que la logorrhée verbale de certains philosophes doit être considérée comme autre chose qu'une séance de psychanalyse sur le lit payant des lecteurs.

Pas besoin de dire comment la précision et l'exactitude de mon métier me tiennent loin du « *sérail philosophique* », loin de cette « *sous-culture intellectuelle (...)* que constitue le champ philosophique », mais cet éloignement me permet de voir que Bunge et Vacher font partie, *nolentes volentes*, d'une sous-sous-culture du champ philosophique. Et qu'ils croient que leur lopin de pensée c'est le monde ne change rien au monde. Nietzsche est horripilé par les lopins de pensée, lui qui, comme il le répète souvent, est envahi par les pensées qui arrivent insouciantes de la logique qui les attendent. Si le hasard faisait lire à quelqu'un d'une sous-sous... sous-culture quelconque ce petit texte sans prétention, je lui demande, puisqu'il peut parler philosophe, de se demander si les excès du relativisme post-moderne (Nancy & co) et les excès du rationalisme moderne (Bunge & co) ne sont pas seulement deux facettes de la même rage, insouciantes de tout genre de modernité, d'avoir raison. La philosophie comme champ de bataille, et s'il y a quelqu'un qui le démontre dans tous ses textes, c'est bien Vacher. Est-ce que pour autant Vacher est fascisant ? certainement autant que Nietzsche.